

CHRONIQUE FRONTALIÈRE

La Suisse, d'une seule voix : « Mitterrand, reviens ! »

« Ah ! S'en aller en Suisse, s'enterrer
au fond d'un canton forestier ! Un lac baigné de lumière et de sérénité,
le ciel et les montagnes, et le grand air vibrant qui ne laissait rien
sans écho, le grand air toujours aux aguets ».
Boris PASTERNAK-Le Docteur Jivago(Gallimard)

La pilule est amère, outre-Doubs où le Conseil fédéral, suivi par les banques, a du consentir des aménagements du secret bancaire pour ne pas figurer sur la liste noire de l'OCDE. Le secret bancaire, impératif catégorique de la place financière suisse, peut-il s'accommoder de concessions ou, perdant sa pureté de cristal, perd-il sa raison d'être ? La question est posée, après l'offensive conduite par un front franco-allemand sans faille, dans la foulée des diktats américains. On se résout donc à accepter les oukases allemands, venus d'un Gouvernement de Grande coalition où figure la bête noire du Conseil fédéral : le ministre des Finances, Peer Steinbrück, champion des formules assassines et si peu diplomatiques, d'ailleurs, et à ce titre, rappelé à l'ordre, à la tribune du Bundestag, par le chef du parti libéral, Guido Westerwelle. En revanche, le coup de Jarnac arrivé de France laisse un goût amer, celui de la mise en demeure venue d'un gouvernement de droite, comme si l'on n'était jamais trahi que par les siens...

Mitterrand, comme un sphinx...

Il faut moins que ce spectacle d'apocalypse pour que les Confédérés tournent leur regard vers les cimes et implorent le ciel de leur renvoyer Mitterrand. Car, on en est bien sûr, outre-Doubs : le coup de pied de l'âne adressé au secret bancaire n'aurait jamais eu lieu avec Mitterrand, fine lame et féal d'une Suisse éternelle, voire simplement bon connaisseur de la place financière et des filiales françaises qui s'y abritaient pour la bonne cause, comme *Elf internationale*... Et pourtant, l'interface avait mal commencé, en 1981, avec la déferlante des déficits, l'effondrement du franc, un contrôle des changes draconien et les imprécations de Pierre Mauroy contre le Mur de l'argent et les *émigrés de l'intérieur*. La Suisse n'avait qu'à bien se tenir. Le Mont-Terrible n'était pas loin. En fait, la crise n'est pas venue d'une annexion, mais d'une expédition punitive sur Paribas, Chaussée d'Antin, où les gabelous perquisitionnent et découvrent, dans un tiroir du service *Clientèle privée*, un petit carnet à spirales contenant le nom de clients français de la filiale genevoise de Paribas. Fabius, ministre du Budget, accorde, comme c'est l'habitude, une transaction, révoquée quand la filiale de Paribas, Pargesa, échappe à la nationalisation. Le malheureux chef du service *Clientèle privé* de Paribas-France, Léonce Boissonnat, s'estime trahi et quitte le monde des vivants.

- 23 -

Vive la fée verte !

Voilà un lourd contentieux qui va peser sur la visite d'État de Mitterrand, en 1983. C'est une première. Il n'y a pas eu de visite officielle d'un président français depuis celle d'Armand Fallières, en 1910. Barbe fleurie, champion de la grâce des condamnés à mort, Fallières vient en Suisse moins de 40 ans après le désastre Bourbaki, toujours mal digéré par une France qui prépare la revanche. D'ailleurs, le

Conseil fédéral invitera aussitôt après l'empereur Guillaume II, chaleureusement accueilli par le chef de l'armée suisse, le général Wille, dont l'épouse est née von Bismarck. La neutralité est sauve.

Mitterrand arrive, lui aussi, bougon. Sa maladie est déclarée et identifiée.

C'est la fameuse scène du président, seul et prostré dans une chambre de l'Élysée, après la consultation d'Ady Steg, et qui, effondré, déclare : « Sitôt élu, je vais mourir ». Déjà au Locle, Mitterrand donne d'évidents signes de fatigue. Le dîner officiel de Neuchâtel est glacial, à l'instar de ce dessert nappé de fée verte, malgré l'interdiction de production de l'absinthe. Ce sera le scoop de la soirée.

Manifestement, le coeur n'y est pas.

Feeling de Mitterrand

Mais, c'est mal connaître Mitterrand qui, lui, connaît son monde. Arrivé au palais fédéral de Berne, le Conseil fédéral *in corpore* aligné comme à la parade, l'accueille avec circonspection. Il y a là Willy Ritschard, ministre des Finances, chauffagiste de son état, l'oeil soupçonneux. Mais il y a surtout le Neuchâtelois, Pierre Aubert, socialiste, qui va faire merveille pour détendre l'atmosphère. Surgit, alors, un autre Mitterrand, charmeur, causeur habile, bon connaisseur de la réalité suisse. La glace est rompue. Mitterrand est devenu en un tournemain l'ami de la Suisse et il le restera pendant 14 ans. Il aime ce pays, ses montagnes, ses vallées perdues, ses lacs, sa démocratie micro-cantonale. C'est la Suisse de Rousseau et, sur ce registre, Mitterrand est imbattable. Son correspondant est Pierre Aubert et il viendra le voir en visite privée, au volant de sa voiture, pour finir la journée par un exercice à la Maupassant, une partie de canot sur le lac. Pierre Aubert deviendra un intime, celui qui, passant Faubourg Saint-Honoré, s'autorise une visite à Mitterrand qui le reçoit toujours. On est loin de Pascal Couchepin, président de la Confédération, qui, l'année dernière, était à Paris... en catimini. Mitterrand ira encore, incognito, visiter le musée de Zurich. Tout Mitterrand est là, l'oeil noir ou harmeur, spécialiste des changements de pied qui déconcertent, mais séduisent, jamais contesté par ses troupes. *Ô tempora !*

Mitterrand est devenu un ami de la Suisse, du mystère de cette alchimie politique, culturelle, confessionnelle. D'un coup de baguette, celui de l'euro, il a contribué au règlement d'un siècle de contentieux monétaire. Mais tout n'est pas réglé. Il restait la place financière, mais Mitterrand n'en avait cure. Ses successeurs ne trouveront jamais le *right feeling* avec ce pays. Il aura fallu un président de gauche pour balayer les préventions et un président de droite pour revenir à ce qui a été la réalité historique des relations franco-suisse : la cordiale vigilance.